Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 24

Artikel: Le roman du caniche : [suite]
Autor: Cherville, G. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188767

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à Guernesey. Dans une de ses promenades solitaires, Victor Hugo aperçoit sur le bord de la route un bambin de 5 ans, qui se frotte les yeux et paraît s'éveiller d'un long sommeil. C'est le fils de Mme X..., dame anglaise, que le grand poète connaît de vue et qui habite à l'autre bout de l'île. L'enfant, se promenant, s'était égaré et endormi.

Hugo n'hésite pas. Il sourit au petit bonhomme, le charge sur ses épaules et l'emporte à Hauteville-House pour le faire reconduire chez sa mère par un domestique. Mais voici qu'un affreux orage éclate, impossible de renvoyer l'enfant par cette pluie battante et à pareille heure. On fait prévenir Mme X... que son fils est jusqu'au lendemain chez Victor Hugo. Le lendemain, effectivement, le petit X... rentre chez sa mère, chargé de fleurs et de fruits que l'auteur des *Misérables* lui envoie avec l'enfant égaré. Et quand, les premiers baisers échangés, on demande à l'enfant s'il s'est amusé chez l'illustre poète :

— Oh ! je crois bien. Nous avons joué au lion et au chasseur. C'est M. Hugo qui faisait le lion sous la table, qu'il appelait son antre. Et figure-toi, maman, que tout à coup le lion se met à rugir et veut sortir de son antre. Mais il déplace la nappe et renverse toute la vaisselle qu'il y avait dessus. Ce qu'il y a eu d'assiettes cassées ! Et ce que nous avons ri !

Onna bouna remotchâ.

Se vo n'âi ni ardzeint, ni courtena et ni tsédau, vo n'étès qu'on bedan ; et quand bin vo z'ariâ atant dè cabosse qu'on menistrè, vo n'étès bon à rein se vo n'âi pas dè la paille dein voutrès bottès. Volliâi-vo frequentâ onna pernetta ? On ne la laissè aberdzi què quand on sâ que voutrès chôquès cheintont l'étrablio et que quand vo z'allâ à la fâire n'est pas po lâi brocantâ et lâi maquignenâ dâi cabrès et dâi bocans. Ai-vo jamé z'âo z'u vu on pourro gaillâ étrè syndiquo âo bin mémameint municipau ? Et su lo militéro ! lè galons n'étiont diéro lè z'autro iadzo que po lè lulus que poivont portâ onna matola dè bûro âo capitaino ; mâ faut bin derè que cein a tsandzi oreindrâi et que du qu'on a aboli lè revuès et qu'on est âo fédérat, on arâi bio avâi onna courtena asse hiauta què Noutra Dama dè Lozena, cein ne sai dè rein po étrè caporat s'on n'a pas la cabosse po cein, que ma fâi cein n'est què justo.

Portant dè tot teimps y'a z'u dâi dzeins que respettâvont mé clliâo qu'aviont dè l'esprit quand bin l'étiont pourro, què dâi dadou qu'aviont prâo mounïa, coumeint vo z'allâ vairè.

Vo z'âi bin oïu parlâ dè cé monsu Lhiâire dè pè Tsevelhy, qu'a fé clliâo tant bio potrés que y'avâi à Lozena y'a on part d'ans : lo majo Davet, lè Suisses que font passâ lè z'Etaliens dézo on dzâo ; on certain Pantet que tracivè après dâi gaupès ; onna pernetta que soclliâvè dein on subliet ; et onna troupa d'autro, ti pe bio lè z'ons què lè z'autro. Eh bin, cé monsu Lhiâire, que démâorâvè pè Paris, étâi z'u on iadzo tsi Napoléion po lâi dessinâ on potré, et monsu Lhiâire avâi défeindu que cauquon eintrâi dein la tsambre iô travaillivè. On lulu qu'étâi perquie, et qu'étâi on prince, vollie tot parâi eintrâ ; mâ Lhiâire lâi clliouse la porta âo naz, et l'autro, fu rieux dè cein qu'on tsancro dè Suisse ousâi lâi resistâ, einfoncè quasu la porta, eintrè dè fooce et fâ : Non de non ! voudré bin savâi s'on pétaquin coumeint vo ousérâi mè mettrè frou. Ma fâi Lhiâire, furieux dâo toupet dè cé gaillâ, pousè sa boâite dè couleu, trait son brulôt, châote su l'estaffier et lo fot avau lè z'égras. Ao trafi que cein fe, l'empereu arrevè et lo prince lâi portè plieinte contre lo peintre que lâi a bailli 'na dédzalâïe et démandè 'na pounechon. Quand Napoléion sâ coumeint l'afférè s'étâi passâ, lâi repond :

— Eh bin, na, me n'ami, vu bin m'ein gardâ, kâ avoué lè dozè Français lè pè taborniô de l'empire, put férè dozè princes coumeint tè ; mâ avoué dozè princes dè te n'acabit ne saré pas fotu dè férè on peintre coumeint monsu Lhiâire.

Lo prince, apliati pè cllia remotchâ, s'ein alla coumeint on tsin fouattâ, tandi que lo peintre rallumâ son brulôt po continuâ se n'ovradzo.

Eh bin, tot parâi, quiet qu'on ein diéssè, Napoléion avâi dâo bon.

Le roman du caniche.

VII

M. de la Cochardière avait envoyé chercher chez Révillon une peau d'ours qui avait remplacé la dépouille du tigre ; mais, du moment où madame prenait possession de lui dès la première heure, la sortie de Fido se trouvait irrévocablement supprimée, car il ne se sentait pas l'audace de proposer à sa femme d'admettre le caniche en tiers dans leur récréation ambulatoire ; il commençait à pressentir l'animosité décidée dont son chien était l'objet.

C'était surtout par des coups d'épingle incessamment répétés qu'elle se manifestait. Un domestique négligent ne laissait pas tomber une goutte d'eau sur les tapis des corridors sans que cette tache incongrue fût mise à l'actif de la déplorable éducation de Fido. Bien entendu, Mme de la Cochardière avait trop le sentiment de la bienséance pour se livrer à la moindre récrimination ; elle se contentait de hausser les épaules ou de relever sa robe avec quelque dégoût, quand elle passait dans le voisinage de l'une de ces abominations.

En même temps, on découvrait à l'odeur caractéristique du chien une intensité toute nouvelle ; cette odeur allait poursuivre la maîtresse du logis jusque dans sa chambre à coucher, en traversant trois vastes pièces et, du soir au matin, il fallait brûler des parfums jusque dans le vestibule. Ce ne fut pas tout : un beau matin, la jeune femme se plaignit de n'avoir pas pu trouver une minute de sommeil, tant elle avait été tourmentée par un émigré qui ne pouvait provenir que de la toison du caniche.

Ces plaintes eurent nécessairement des échos ; depuis ce moment, pour faire leur cour à leur maîtresse, les femmes du service, qui, avec le flair de la domesticité, avaient parfaitement deviné l'objet de cette animadversion, ne manquaient jamais de se gratter avec fureur quand M. le baron se trouvait présent.

Il était devenu bien triste, ce pauvre baron. S'il tenait à son vieux camarade, il aimait passionnément sa femme, un peu son repos ; il comprenait que l'heure du sacrifice était venue et qu'il ne gagnerait rien à l'ajourner. Aussi un jour, en entrant chez Mme de la Cochardière avant

de passer dans la salle à manger, il lui annonça qu'elle pouvait maintenant venir quand bon lui semblerait dans sa chambre et qu'elle n'y rencontrerait plus Fido.

Il avait dit cela avec un sourire que démentait sa physionomie; sa pâleur, sa voix troublée, soulevèrent chez la jeune femme une émotion très inattendue. Le chagrin dont le visage de son mari lui fournissait un irrécusable témoignage gâtait la satisfaction que lui causait son triomphe. Elle n'éprouvait aucune espèce de remords à l'endroit de la petite guerre plus ou moins loyale qui avait eu pour dénouement la disparition de cet odieux Fido, mais elle eût été désolée qu'elle eût si vivement affecté un homme qui, par sa douceur, sa tendresse, ses prévenances et ses soins, lui devenait plus cher de jour en jour.

Aussi, cédant sans fausse honte aux mouvements de son cœur, se levant brusquement, elle sauta au col de M. de la Cochardière et l'embrassa avec effusion en lui disant :

— Je devine trop bien ce que cette séparation vous aura coûté, mon ami, et jamais je n'oublierai le sacrifice que vous avez accepté pour me plaire.

Il semblait que, désormais, le bonheur du ménage La Cochardière dût être sans mélange; quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la suppression de l'infortuné Fido, qui en avait représenté la pierre d'achoppement, et cependant les plantureux sourcils de madame se fronçaient trop souvent pour qu'un observateur ne fût pas tenté d'en conclure que son esprit était encore hanté par quelques papillons noirs.

Le baron n'était ni moins attentif ni moins empressé qu'aux débuts. Le thermomètre de sa tendresse conjugale ne semblait pas avoir baissé d'un dixième de degré, ce qui, après un an de mariage, était aussi rare qu'exceptionnel; la satisfaction de tous les désirs, de tous les caprices de sa femme était visiblement l'unique préoccupation de tous ses instants; celle-ci, consultée, n'eût pas hésité à reconnaître que, sous ses dehors un peu froids, il n'était pas d'homme meilleur et plus aimable; mais tout cela n'empêchait pas Berthe d'être travaillée par des appréhensions qui, pour être vagues et incertaines, ne la rendaient pas moins sombre et nerveuse.

Depuis quelque temps, il arrivait assez souvent à son mari de sortir sans elle; il avait toujours, il est vrai, les raisons les plus plausibles à alléguer pour justifier ces excursions solitaires; mais femme trompée se méfie de son ombre, et M. de la Frugeraye en avait tant usé et abusé, de ces prétextes plausibles, qu'elle en était arrivée à croire que le meilleur devait couvrir une infidélité, sa bête noire, tout au moins.

Si peu raisonnables que fussent les suppositions de Berthe et si futile qu'en fût le point de départ, ils la ramenaient inévitablement à ce passé qu'on eût pu croire enseveli dans la tombe où reposait le charmant et volage vicomte; elle en revivait les jours douloureux; elle ressentait ces crispations du cœur qu'elle avait jadis si souvent éprouvées, lorsqu'une amie charitable croyait devoir l'avertir de ce qu'elle ne savait que trop bien; elle repassait par ces déchirantes angoisses des longues nuits d'attente, lorsque, l'oreille tendue, elle suivait le grondement grossissant d'une voiture sur le pavé de la rue; elle retrouvait le désespoir avec lequel, ce bruit, elle l'entendait s'éloigner et s'effacer dans le silence de la nuit, et le sanglot qu'elle étouffait dans son oreiller en murmurant : Ce n'est pas encore lui !

Il faut bien l'avouer, ce terrible Lovelace avait, sous ce rapport, soumis la pauvre femme à de cruelles épreuves. N'avait-il pas, un matin qu'il rentrait au grand jour, et que Berthe éplorée lui racontait ses inquiétudes, répondu moitié figue et moitié raisin, qu'ayant fait au cercle une perte de jeu considérable, il s'était décidé à attendre un omnibus, par économie !

(A suivre.) G. DE CHERVILLE.

Ce qui suit montre combien il est nécessaire, quand on écrit pour le public, de réfléchir quelque peu sur la tournure des phrases. Un de nos journaux, annonçant la nomination de deux magistrats par le Tribunal cantonal, dit en terminant : « Le » soir, une sérénade a été donnée à l'élu, de même » qu'à son prédécesseur, nommé président du Tri- » bunal du district de ***, par la Société de chant » l'*Harmonie.* »

Une simple inversion aurait suffi pour ne pas laisser croire que ces nominations appartiennent à la société de chant sus-mentionnée.

Petites connaissances pratiques.

Vinaigre perpétuel domestique. — On achète un baril de vinaigre de la meilleure qualité, rouge ou blanc, dit le *Dictionnaire de Déterville*, on en tire quelques pintes pour la consommation de la maison, et on les remplace aussitôt par une même quantité de *vin* semblable en couleur et bien clair. On bouche simplement le baril avec du papier ou du linge appliqué légèrement sur l'ouverture. On le tient dans un endroit tempéré depuis 18 jusqu'à 20 degrés.

A mesure qu'on en a besoin, on en soutire la quantité sus-mentionnée de *vinaigre*, en la remplaçant, comme la première fois, avec du *vin*. Le baril, toujours ainsi rempli, fournit pendant longtemps du *vinaigre* de toute perfection, sans qu'il s'y forme de *mère* ni de dépôt sensible. Il existe encore maintenant, dans de beaucoup de ménages, du vinaigre dont la première fondation remonte à de nombreuses années et qui est exquis.

Les œufs d'août et de septembre. — C'est une erreur généralement accréditée que de croire que les œufs pondus en août et en septembre se conservent mieux que les autres; ce sont les plus tardifs qui se conservent le mieux. Comme les poules pondent peu vers la fin de l'année, et que les œufs sont alors vendus plus cher, on fait, en général, sa provision dans les mois de la plus grande fécondité, c'est-à-dire en août et septembre, et, de cette habitude très naturelle, est venu le préjugé que les œufs pondus à cette époque se conservent mieux. La vérité est qu'ils se conservent mieux que les œufs pondus antérieurement, mais moins bien que les œufs plus récemment pondus.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.

Papeterie L. MONNET
Rue Pépinet 3, Lausanne.
Enveloppes avec impression de la raison de commerce. Registres, copies de lettres, presses à copier; albums, buvards, porte-feuilles, papeteries, livres d'images, etc.